

Dimanche 6 mai

I

Paris. Le premier dimanche de mai. On se serait cru en été. Il n'était pas neuf heures, le soleil éclaboussait la ville.

Louise s'était réveillée tôt. Un cauchemar qui la poursuivait encore.

Elle courait dans une forêt poursuivie par des ombres et tentait de rejoindre Max plus loin devant elle. Il apparaissait et disparaissait entre les arbres quand elle croyait l'atteindre. Puis elle tombait dans un trou profond et se réveillait dans l'effroi de la chute.

Louise acheva de se préparer, ses longs cheveux noués en queue de cheval dans le dos. *Tee-shirt* large, fuseau, *baskets*. Elle allait courir dans le parc des Buttes Chaumont tout proche. Le rêve la tourmentait. Elle verrouilla sa porte, glissa les clefs dans sa ceinture de course aux motifs péruviens.

Une fois dehors, elle remonta la rue du Jourdain bordée de hauts robiniers, au fond de laquelle émergeaient les deux clochers de l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville. Sur le trottoir d'en face, le libraire installait les livres dans des bacs en bois.

Elle longea la boutique du fleuriste qui finissait de présenter des plantes sur de petits gradins et respira les douces fragrances des bouquets. Les balayeurs avaient ouvert les bouches d'eau. De petites rigoles précipitaient l'eau irisée et les débris de la cité vers les goulets d'égouts.

Louise se détendit sous la chaleur estivale.

La rue de Belleville était déjà là, frontière invisible entre les dix-neuvièmes et vingtièmes arrondissements. Ici battait autour de son église le cœur de l'ancien village de Belleville rattaché à la ville de Paris en 1860. Elle traversa le carrefour et longea la paroisse, rue Lassus.

Le chantier de Max était tout près. Pourquoi ne pas faire un léger détour ? Il suffisait d'y aller.

À l'arrière de l'église, il y avait un passage piétonnier planté de bancs et d'arbres de Judée. Les derniers confettis fuchsia des fleurs parsemaient le pavement. En face s'élevait la clôture du chantier où Max était gardien.

Louise se hissa sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus le portail d'entrée. La lampe à l'entrée de la loge du gardien était éteinte. C'était inhabituel. Celle-ci restait toujours allumée, de jour comme de nuit.

Elle s'appuya sur le montant pour mieux voir, le battant s'ouvrit sous son poids lui faisant perdre l'équilibre. La porte n'était pas fermée. Elle pénétra à l'intérieur de l'enceinte et s'approcha à pas lents du bloc de six parallélépipèdes, empilés sur deux niveaux, trois par trois. Il était posé sur une plateforme métallique ajourée à laquelle on accédait par deux marches. Le premier *bungalow* constituait la loge du gardien. Dans son prolongement, il y avait son logement, le seul sans barreaux aux fenêtres. Les quatre autres étaient destinés au personnel du chantier.

Un fragment d'ampoule accroché à la douille pendait sous la petite avancée surplombant la porte d'entrée de la loge. Les bris de verre étaient éparpillés sur le plancher de métal ajouré et le gravier en bas des marches. Ils crissèrent désagréablement sous ses pieds comme elle montait, la gorge serrée.

Elle frappa à la porte. Pas de réponse. Elle appuya sur la poignée et sa légère pression suffit à l'entrebâiller. La loge avait son allure habituelle. Derrière s'ouvrait l'espace privatif du gardien, un rectangle d'une quinzaine de mètres carrés, un chaos.

Étagères vidées sur le sol, vaisselle, livres, vêtements épars sur le linoléum beige, l'unique chaise renversée. Louise n'avait jamais vu la petite table de polystyrène gris sans sa nappe à carreaux rouges et blancs. Elle resta un moment figée, appela : Max ! et écouta le son étranglé de sa voix résonner dans la pièce vide. Puis elle avança prudemment.

Max aimait les livres. Les maigres étagères ne suffisant pas,

il les empilait le long des cloisons. L'édifice habituel formé par leur empilement avait été éventré. Certains ouvrages étaient déchirés. Une désolation.

Elle laissa son regard errer dans la pièce dévastée. Au milieu du capharnaüm, un objet tombé au sol attira son attention. C'était une statuette africaine.

Louise se pencha, la ramassa. Elle représentait une femme debout, solidement campée sur ses jambes, au visage fin, étrangement vivant. Bien plus tard, elle se demanderait ce qui l'avait poussée à ce geste.

Elle traversa ensuite la pièce, vers une autre porte entrouverte ; le cabinet de toilette, lui aussi ravagé. Le rideau de douche avait été arraché et la barre pendait dans le vide. Le miroir était éclaté au-dessus du lavabo. Des bouts de verre brisés et les quelques objets de toilette de Max jonchaient le sol. Qu'avait-il pu se passer ?

Louise retourna dans la pièce principale. Son regard accrocha le rideau qui bougeait légèrement. Elle s'approcha. La fenêtre coulissante mal fermée laissait passer un léger filet d'air. Il y avait des traces sombres près du rebord. Elle l'ouvrit complètement et se pencha.

En contrebas, des empreintes de pas s'imprimaient nettement dans le mélange de terre humide et de gravillons sur lesquels un peu d'herbe et quelques pissenlits tentaient de s'accrocher. Max était sorti par là.

II

Louise se rappela leur première rencontre quelques semaines plus tôt, à la bibliothèque de la rue des Bois. Elle venait de prendre son premier poste de bibliothécaire à la ville de Paris et se sentait bien dans ce quartier populaire à dix minutes du centre.

Très vite, elle avait repéré ce garçon discret qui venait régulièrement à treize heures, à l'ouverture de la bibliothèque, pour consulter les journaux du jour. Peu à peu, ils avaient commencé à discuter de leurs lectures respectives. Max Kergall poursuivait

des études littéraires, aimait la poésie. Il rêvait d'écrire un premier roman sous forme de journal, un récit de voyage initiatique, et pensait aller en Australie.

Elle lui avait fait découvrir les livres d'Arthur Upfield, un auteur de romans policiers ethnographiques. Au cœur du bush australien, son héros l'inspecteur Bonaparte, un métis de père anglais et de mère aborigène menait des enquêtes inextricables grâce à un sens aigu de l'observation hérité de sa filiation aborigène. Upfield savait raconter la terre rouge, ses lacs et rivières asséchées, la chaleur et l'immensité. La solitude des hommes, aussi.

Ils avaient pris un café ensemble puis l'habitude de se voir régulièrement. Un lien de confiance s'était tissé entre eux. Naturellement. Sans qu'ils en prennent véritablement conscience. En peu de temps elle avait appris beaucoup de choses sur lui.

Son père était originaire de Brest, d'une famille de marins et avait rompu avec la tradition maritime familiale pour construire sur le sol ferme. À Marseille, il avait rencontré sa mère, dont la famille venait du Maroc, et y était resté.

Max n'était pas vraiment beau, mais il dégagait un mélange d'assurance et de timidité qui l'avait attirée. Ses yeux avaient la couleur de l'océan par temps couvert, un bleu-gris aux reflets changeants, pétillants quand il souriait.

Sur l'état civil, il était Maxime Kergall du nom d'un ancêtre navigateur, mais tout le monde l'appelait Max. Il avait deux sœurs jumelles, de neuf années plus jeunes. C'était de fausses jumelles. Livia était aussi blonde que Maya était brune. Leur complicité singulière, alliée à la différence d'âge, avait toujours maintenu une distance entre lui et ses sœurs.

Quand Max avait eu l'occasion de partir à Paris pour poursuivre ses études, son père l'avait aidé, et il avait obtenu ce poste de gardien de chantier. Il s'agissait de créer un nouveau groupe scolaire et une bibliothèque classés HQE : Haute Qualité Environnementale. L'ensemble occupait tout un pâté de maisons comprenant les bâtiments de l'école maternelle et élémentaire, un gymnase, deux cours de récréation avec des aires de jeux aménagées et un jar-

din. Une bibliothèque jouxtait l'ensemble. Le projet était innovant, le premier d'une telle ambition à Paris pour un groupe scolaire.

Son emploi du temps lui laissait du temps libre pour ses études dans la journée. Il assurait l'ouverture du chantier à sept heures et sa fermeture à seize heures trente. Les vols d'outillages, de matériaux, voire d'engins plus volumineux comme des groupes électrogènes étaient devenus fréquents, mais sa présence semblait avoir un effet dissuasif. Aucun vol à signaler. Dans deux mois le chantier s'achèverait et il devrait partir. Il n'y pensait pas trop. Ses examens seraient passés et il verrait bien alors.

Les travaux avaient un mois de retard et l'école devait être livrée au plus tard à la mi-juillet pour pouvoir accueillir les enfants à la rentrée de septembre.

Le dimanche précédent, pour la première fois, Max avait fait visiter à Louise le chantier. Il lui avait expliqué les choix architecturaux, l'isolation, l'orientation des fenêtres, les capteurs voltaïques intégrés dans la toiture et le choix de matériaux non allergènes. Il avait acquis de bonnes notions en bâtiment par l'intermédiaire de son père lui-même conducteur de travaux et par sa propre expérience. Il se sentait chez lui ici et était intarissable. Son enthousiasme avait fait sourire Louise.

Elle l'avait suivi dans le dédale des larges espaces à l'odeur de peinture fraîche. Chaque classe avait sa couleur, des pastels agrémentés de frises aux figures géométriques. Le sol des classes était recouvert d'un épais linoléum orange brique quadrillé de fines lignes bleues. L'ensemble était agréable. Restait le sol des couloirs avant la pose des plinthes, mais le gros œuvre était terminé. Les peintres, les menuisiers avaient succédé aux plombiers et carreleurs.

Max lui avait expliqué que l'Allemagne était pionnière en matière d'écoconstruction.

Ils avaient beaucoup ri, heureux d'être ensemble. Louise mesura brutalement la place qu'il avait prise dans sa vie en si peu de temps.